

À table !

Nous sommes le 23 février 1948 et l'arrivée de la Traction Avant sur la place de Peyrac ne passe pas inaperçu ce lundi matin. Ici, le seul moteur que l'on n'a jamais entendu est celui de l'unique tracteur dont se servent tous les paysans alentour, jusqu'aux confins de Lapriedieu et Tournebrac, dans un rayon de dix kilomètres. Malgré le froid glacial, on sort sur le pas de la porte pour admirer la belle mécanique. Et étancher sa curiosité. Qui sont les trois hommes habillés comme à la ville qui s'extraient de l'auto et s'engouffrent aussitôt dans la mairie dont la porte se referme brutalement derrière eux, projetée par une bourrasque qui convainc tout le village de se calfeutrer ? Derrière les épais murs noirâtres de chaque habitation, les supputations délient des langues pourtant peu agiles d'ordinaire.

Malgré son absence, et pour cause, puisqu'elle est la raison de cette visite, c'est dans le bureau du maire que le premier adjoint Bergheaud reçoit les trois hommes de la ville. Le plus décidé est aussi le plus rondouillard, le juge Escoffier, un Provençal à l'air patelin que l'époque contraint à exercer sa fonction dans les terres âpres d'Auvergne. Le plus impénétrable est aussi le plus longiligne, une lame à bords tranchants, le commissaire Chappe, dont le regard est aussi froid que ce matin de février. Le plus souriant est aussi le plus local, le journaliste Barsac, tout heureux d'avoir la primeur d'une affaire qu'il est le seul à souhaiter explosive. Les deux autres font acte de diplomatie. Leur présence s'explique essentiellement par la fonction de la victime, M. Balle étant le maire de Peyrac. D'ailleurs, peut-on réellement parler de victime ? Il n'est pour l'instant considéré que comme absent. Son épouse est là, Anne-Marie Balle, la cinquantaine robuste, le regard droit et la mise austère. C'est elle qui, dimanche matin, a alerté Bergheaud de la disparition de Fernand, alors qu'elle sentait sur elle les yeux de tout le village, intrigué de la voir apparaître seule à la messe pour la première fois depuis l'élection à la mairie de son époux, presque trois ans plus tôt. Personne n'a osé rien lui demander, elle inspire la révérence, pas la connivence. Elle a accompli son devoir en informant Bergheaud, le lieutenant de son mari que celui-ci était parti la veille, samedi matin, en direction du village et qu'elle ne l'avait pas revu depuis. Le lieutenant a pris la décision d'en informer les autorités préfectorales qui ont décidé de l'envoi expresse du juge Escoffier et du commissaire Chappe, deux de ses plus éminents représentants. Barsac, c'est le juge qui a eu l'idée de l'adjoindre, mieux vaut prendre un journaliste à sa botte que de subir les sornioiseries d'une meute incontrôlable de gratte papier. Barsac sera le porte-voix idéal des avancées de l'affaire que voudront bien lui transmettre les officiels. En espérant a contrario qu'il n'y ait pas d'affaire. C'est précisément ce que sous-entend Escoffier en énonçant tout haut ses hypothèses : chasseur ayant coutume de se promener seul, Balle a-t-il pu chuter entre la maison et le village ? A-t-on seulement vérifié ? Bergheaud opine, c'est lui qui a mené la battue tout le dimanche après-midi avec la moitié des habitants, l'autre moitié devant assurer les travaux du jour. En vain. Aucune trace de Fernand nulle part. « Volatilisé ». Le policier laisse échapper un ricanement et tranche : « Personne ne se volatilise jamais. » Puis il enchaîne en se tournant vers Mme Balle : « Votre mari avait-il une liaison à votre connaissance ? » Escoffier le foudroie du regard, Barsac jubile, Bergheaud scrute le bout de ses souliers. Mme Balle ne cille pas et répond fermement : « Non, monsieur le commissaire. Pas à ma connaissance. » Chacun retrouve sa respiration habituelle. Escoffier en profite pour remercier Mme Balle et l'adjoint Bergheaud de leur disponibilité. Il informe tout le monde de la suite des opérations : Chappe et lui vont aller interroger les habitants pour recueillir toute information utile. À Barsac qui tente de s'incruster, il répond sèchement d'aller les attendre au café. Bergheaud glousse en informant ces messieurs de la ville qu'il n'y a pas de café ici, il n'y a d'ailleurs aucun commerce. Mme Balle, radoucie par l'onctuosité du juge, sort celui-ci de son embarras en proposant que Barsac la ramène en auto chez elle pour y attendre ses deux compagnons de route. Escoffier se confond en remerciements et Barsac compense sa frustration de ne pouvoir accompagner les enquêteurs par la perspective de conduire la Traction Avant. Ainsi est fait. Dehors, la neige commence à tomber drue.

À table !

Midi a sonné depuis un bon quart d'heure lorsque le juge et le commissaire parviennent à pied à la maison Balle à travers la neige qui ne cesse de tomber et d'entraver leur marche.

Toute la matinée, ils ont interrogé les habitants du village, quelques dizaines d'âmes, pour la plupart des femmes. Parce que des hommes, il en reste peu dans le village, ils ont été tués au front, dans les camps, dans les maquis. On a bien essayé de repeupler la campagne, mais c'est encore timide, les forces vaillantes préfèrent reconstruire en ville plutôt que dans ces vallons boueux et bouseux. Pour l'enquête, on est au point mort, personne n'a vu Fernand Balle ce samedi matin. Un bon gars, le Fernand, un enfant du pays, exempté de combat à cause de sa patte folle. Même si ça ne l'empêche pas tant que ça de courir, apparemment. La remarque a fusé plusieurs fois, mais personne n'a voulu en dire davantage. Ici, on sait et on se tait. Et ceux qui ne savent pas n'ont qu'à se renseigner ailleurs. Mais comme ailleurs, on se tait aussi, les informations se diffusent peu. Au retour, sur le chemin, le juge et le flic ont essayé de repérer des indices mais la neige tombe si fort qu'on ne voit plus rien. Et d'ailleurs, que comptaient-ils trouver ? Un mouchoir ou une blague à tabac tombés de la poche du disparu ? Des traces de sang sur les clôtures des pâturages ? Un cadavre au fond d'une ravine ? Non, puisque tout le village a déjà vérifié le périmètre la veille lors de la battue, le plus vraisemblable est que le Fernand ait pris la poudre d'escampette. Après tout, au sortir de la guerre, il ne serait ni le premier ni le dernier, à fondre un plomb et à tout faire sauter. Même ici, dans ce coin paumé. Même lui, qui n'a pas combattu, ni même perdu de famille pendant le conflit, ses parents et son unique frère étant morts successivement le même hiver 37, d'une pneumonie foudroyante, d'un sabot de labour écrasant et d'une noyade déconcertante, son frère Maurice était un si bon nageur qu'on en soupçonna un geste désespéré. Sans que personne ne prononce le terme de suicide, les croyances sont tenaces au pays.

Chappe et Escoffier sont transis et acceptent volontiers de confier leurs vêtements d'extérieurs, manteaux en laine, écharpes de soie et chapeaux de feutres à Mme Balle qui leur prête un gros plaid à chacun en échange. « D'accord, mais juste le temps de se réchauffer un peu, nous avons de la route à faire. » Elle les installe au salon, près de l'âtre qui flambe sec et les deux sont comme des agneaux de lait sur un lit de paille. Barsac les accueille tout sourire, les lèvres dans un bol fumant et l'œil frémissant. « Vous allez voir comme on se réchauffe vite ici. Et la maîtresse de maison est absolument charmante. » C'est vrai, la rigidité glaciale de Mme Balle a laissé place à la présence arrondie et enveloppante d'Anne-Marie. Souvent, les gens se transforment selon qu'ils sont chez eux ou à l'extérieur. Certains sont plus tendus en leur intérieur, craignant qu'autrui ne soit susceptible de venir le troubler. D'autres au contraire s'illuminent et se détendent dans leurs meubles. Pour Anne-Marie Balle, c'est ainsi. « Voulez-vous un bol de bouillon, messieurs ? Monsieur Barsac, qu'en pensez-vous, doivent-ils succomber eux aussi ? » Le journaliste opine joyeusement et adresse aux deux autres un cercle de contentement avec ses doigts, craignant de perdre la moindre goutte du breuvage qu'il avale goulument. Les trois hommes se retrouvent bientôt tous en même posture, la tête dans le bol à siroter avec délice le bouillon de Mme Balle, un plaid sur les épaules, la lumière du foyer leur tisonnant la peau meurtrie par le froid extérieur. L'atmosphère est si douce qu'aucun n'ose la troubler en évoquant l'enquête. On les croirait trois compagnons d'expéditions, recueillis par une bonne fée. Celle-ci vient confirmer le charme en se plaçant face à eux et d'un ton qui n'accepte aucune réplique leur annonce le programme suivant :

« Messieurs, compte tenu du froid, de la neige et de votre bonne éducation, vous allez accepter mon invitation à déjeuner. Pas question de vous laisser repartir dans cet état. Je vous ai préparé un vrai repas d'ici, réconfortant, revigorant, plein de saveurs et de surprises. Vous m'en direz des nouvelles. Je m'en porte garante, c'est moi qui l'ai préparé, ma servante est partie pour la semaine au chevet de sa pauvre mère malade. Je vous le dis sans fausse pudeur, j'ai la réputation d'un vrai cordon bleu ici. Venez, passons à table ! »

À table !

On se transporte dans la cuisine qui par ses dimensions et son équipement ne dépare pas du reste de cette demeure de notable, bien différente des masures sombres du village. Les trois hommes prennent place autour d'une robuste table où le couvert a été mis simplement. Sur le fourneau à bois, des marmites fumantes envoient aux convives les effluves musquées d'un repas typé. Avec la fin de la guerre, la viande est revenue dans les préparations, particulièrement dans les campagnes qui doivent reprendre du poil de la bête et le taureau par les cornes. Les travaux de la terre supportent mal les restrictions et autres coquetteries alimentaires. Il faut du sang, de la chair et du gras. Les trois hommes ont beau travailler à la ville, ils n'en sont pas moins amateurs de bidoches et d'abats si l'on en juge à leur mine réjouie et leurs narines frémissantes. Anne-Marie leur apporte l'entrée, une terrine de boudin en croûte, dont elle découpe une généreuse part pour chacun. Le craquant de la pâte feuilletée contraste joliment avec le fondant du boudin auquel s'ajoute une autre substance, encore plus fondante et délicate au goût. Barsac se lèche les babines, Chappe hausse un sourcil et Escoffier pose la question à la cuisinière qui leur révèle son secret : elle ajoute toujours une belle fricassée de cervelle à sa préparation de boudin, l'alliance est savoureuse. Ils approuvent tous trois. Les verres se remplissent d'une brave piquette du coin, le vin de ce temps réchauffe davantage qu'il ne délecte. C'est déjà pas mal aujourd'hui. Barsac accepte une deuxième tranche de croustade, Chappe passe son tour et Escoffier minaude avant d'acquiescer. Adossée debout au fourneau, Mme Balle surveille la cuisson du plat principal d'un œil, tout en souriant à ses convives. Elle a décliné l'invitation du juge à partager leur repas, lui avouant qu'elle a perdu l'appétit depuis la disparition de Fernand. Des mines entendues lui répondent, on compatit à sa douleur. Mais foin des sujets graves, elle se réjouit de pouvoir les satisfaire par son repas. Il est d'ailleurs temps de passer aux choses sérieuses, le fameux ragout local qu'Anne-Marie réussit si bien : la bouffade, à base de viandes mijotées des heures, rallongées d'une sauce au vin, servies avec du chou et des pommes de terre sautées aux oignons et aux abats. Une véritable bouillote gustative, idéale par ces températures. Encore suspicieux avant la première bouchée, sans doute par habitude professionnelle, le commissaire plante ensuite sa fourchette à pleines dents pour enfourner de larges portions. Mme Balle le ressert en souriant, sans même lui demander. Le juge récupère des accents méridionaux pour exprimer son contentement, affirmant même n'avoir rien mangé d'aussi goûteux depuis son arrivée dans le pays, lui pourtant grand amateur des fromages du cru. Le journaliste retrouve ses souvenirs d'enfance, lorsque sa grand-mère préparait la bouffade le dimanche. Il confesse qu'elle ne la réussissait pas aussi bien, ce qui fait rosir d'aise Anne-Marie. La réussite est telle qu'on sauce le plat jusqu'à la dernière goutte en se caressant l'estomac de satisfaction. Mme Balle propose le trou auvergnat, une eau-de-vie d'un vert profond qu'elle sert jusqu'au bord dans des verres à liqueur. Chappe demande s'il peut accompagner le trou d'une cigarette et après accord de leur hôtesse, les deux autres l'imitent, Escoffier au cigare et Barsac à la pipe. La cuisine disparaît dans les vapeurs de fumée et d'alcool. Anne-Marie les laisse dans leurs effluves pour aller se chauffer un instant à la cheminée du salon. En bonne cuisinière, elle sait accorder des temps de repos aux mets qui ont cuit pour les laisser mijoter hors du feu. Les minutes passent, elle tend l'oreille vers la cuisine où la conversation semble se tarir, le silence se faire, puis s'exprimer des exclamations d'abord discrètes et de plus en plus manifestes. Il est temps pour elle d'y retourner. Le repas n'est pas terminé et c'est à la fin que l'on juge s'il est réussi. Avec le dernier souvenir qu'on en garde.

Son retour la trouve transformée, redevenue froide comme une lame d'épée. Les trois invités ne s'en aperçoivent pas, tant ils sont confits par le repas et assommés par l'alcool. Mme Balle les débarrasse et au passage, teste leur équilibre en pressant légèrement sur leur épaule. L'état général est tel qu'aucun ne se rend compte de ses gestes, pourtant fort incongrus en la circonstance. Elle les sait au bord du gouffre. Dans quelques instants, ils y tomberont. Il est temps de livrer le dernier acte. Elle s'y prépare depuis le matin, depuis samedi, depuis bien avant en réalité, au moment où elle a pris sa décision.

À table !

« Messieurs, messieurs, je vous demande un peu de concentration. J'ai des choses à vous annoncer. Fernand est mort. Je le sais, c'est moi qui l'ai tué. (Chappe se fige en un rictus, Escoffier blêmit, Barsac écarquille les yeux.) Si je devais plaider, je dirais que c'est de la légitime défense. Des années que ce gros porc me maltraitait, à imposer son autorité de notable à la noix et ses mains boudinées sur moi. Je peux vous dire que si sa patte tremblait, le reste était encore vigoureux. Mais comme il était infoutu de m'avoir fait un enfant, pas question d'accepter ses assauts. Alors, ce gros salaud allait courir ailleurs. Là, il n'était pas allé bien loin, il avait jeté son dévolu sur la bonne. Tant pis pour elle. Je l'ai butée elle aussi. »

Chappe essaie de se lever mais retombe aussitôt sur sa chaise. Les deux autres changent de teinte à chaque instant.

« Oui, j'avoue, c'est bien moi, je les ai tués tous les deux, mais attendez la suite. Et n'essayez pas de bouger, vous n'y parviendrez pas. Je les ai surpris dans la grange, lui debout, le pantalon aux chevilles, elle en genuflexion, enfin bref, je ne vous fais pas un dessin. C'est là que j'ai pris ma décision. Oh, j'ai fait dans le feutré, un vrai crime de femme, tout à l'arsenic. C'est pratique la campagne pour ça, hein, avec tous les pesticides qu'on utilise. Le temps que j'organise tout, c'est vendredi soir que j'en ai terminé avec ces deux fumiers. J'ai prétexté une soudaine envie de cuisiner et leur ai préparé une bouffade à eux aussi. Pas tout à fait la même. La leur était à base de bœuf, paleron et langue, avec une bonne dose de poison dans la sauce. Comme j'avais chargé en épices et en vin, c'est très bien passé. Fernand est mort dans le salon, je l'avais servi au coin du feu. Et l'autre trainée a agonisé dans la cuisine jusque tard, avec son appétit d'oiseau, elle a bien failli en réchapper. Elle avait dû croire à une largesse de ma part de lui préparer son repas comme un remerciement pour ses services. Tu rêves, ma pauvre ! Fernand est un salopard, mais c'est le mien, alors pas touche ! Surtout pas sous mon nez. »

Les trois hommes sont verdâtres. De l'écume apparaît aux commissures des lèvres de Barsac, vu ce qu'il s'est enfilé, pas étonnant que les effets l'atteignent en premier. Anne-Marie presse le pas, elle veut tout leur révéler avant qu'il ne soit trop tard.

« Empoisonnés. Oui, vous aussi, messieurs. N'essayez pas de bouger, je vous l'ai dit, c'est trop tard. J'en ai mis dans tous les plats, le boudin, la bouffade et même le trou auvergnat. Vu le degré d'alcool, on ne sent même pas l'arrière-goût chimique, n'est-ce pas ? Pourquoi ai-je fait cela ? Je suis désolé que cela tombe sur vous, sachez-le, c'est la fonction, pas l'homme que je supprime. Vous m'avez l'air par ailleurs fort sympathique. À part vous, commissaire, vous êtes un goujat et votre mission ne vous autorise pas tout. Mais je ne peux me permettre de vous laisser en vie, vous auriez pu me coincer tôt ou tard. Je ne souhaite pas aller en prison ou pire sur l'échafaud, j'ai d'autres projets. Maintenant que ce cochon de Fernand est mort, je vais pouvoir vivre. »

Les bras de Chappe battent l'air comme les ailes d'un rapace blessé. Des larmes coulent sur les joues de Barsac. Escoffier grogne des borborygmes entre ses dents. Mme Balle se laisse aller à un petit rire jubilatoire.

« Ah oui, une dernière chose avant de vous laisser partir. Vous vous demandez où sont les corps de Fernand et de sa rombière. Vous les avez mangés, messieurs ! Le boudin, la cervelle, la langue, la bidoche, que du local ! Les morceaux tendres dans la bouffade ? Du fondement de dame. Les boulettes façon gésier ? Des attributs de monsieur. Quand le produit est bon, la cuisinière n'a que peu de mérite. Il lui suffit d'avoir l'idée et un bon tour de main ! »

Ils meurent, Barsac la tête dans son assiette, Escoffier roulant au sol et Chappe le regard fixe, assis droit sur sa chaise. L'un après l'autre, Anne-Marie tire leur corps jusqu'à la cave, à côté des restes de son mari et de sa servante. Elle qui a connu la pénurie quelques années plus tôt comme tout le monde, la voilà rassurée de pouvoir compter sur autant de réserves. Elle referme la porte derrière elle et monte s'installer près du feu. Il faudra qu'elle s'occupe d'aller faire disparaître l'auto que Barsac a garée selon ses instructions à l'abri des regards.

Elle a le temps. Elle a toute la vie devant elle.